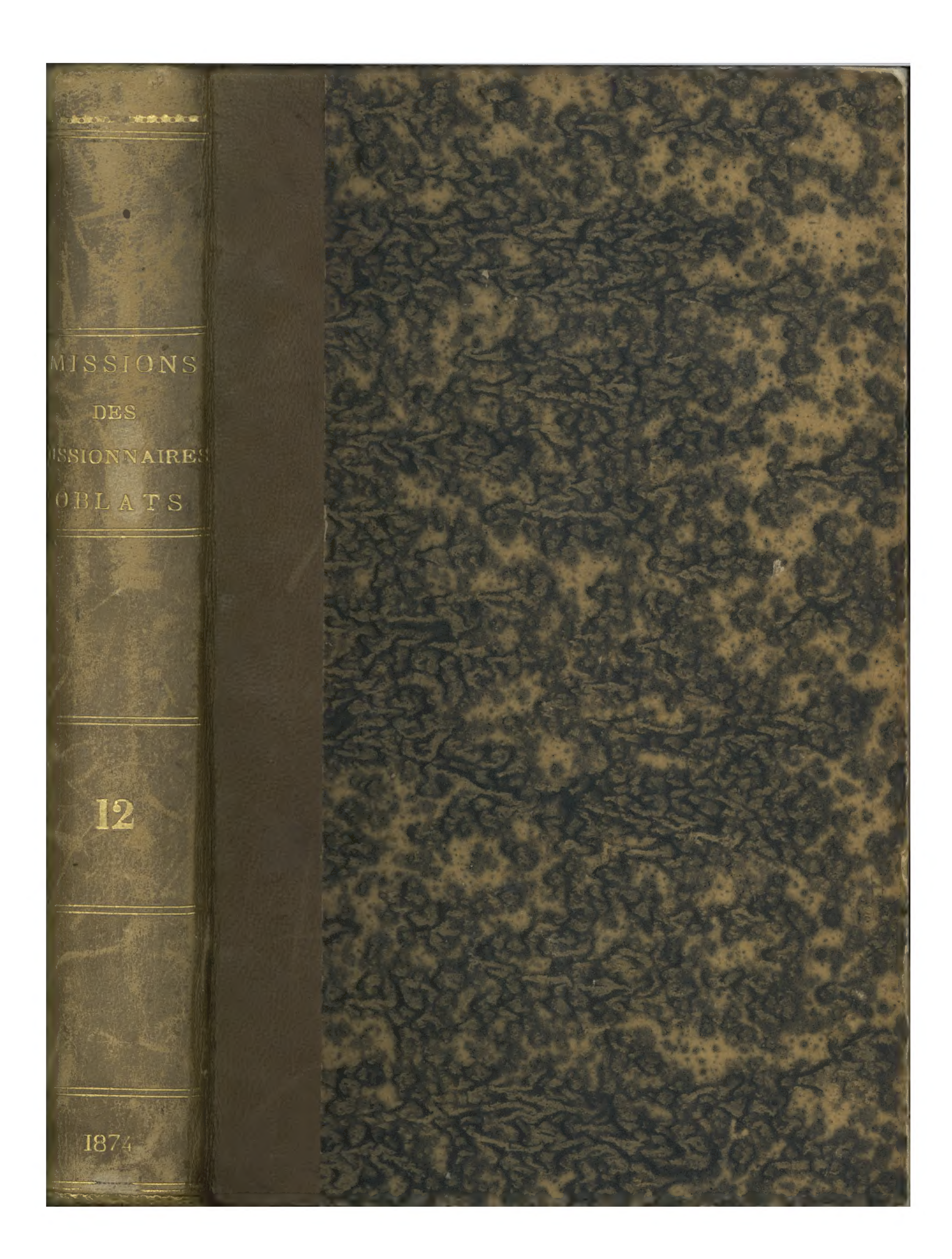

MISSIONS
DES
MISSIONNAIRES
OBLATS
12
1874

ç'a été la première ordination faite dans ce pays. J'aurais pu conférer plus tôt au P. LECORRE l'ordre de la prêtrise, mais je tenais à le faire ici devant notre peuple et devant nos pauvres sauvages, afin de leur faire comprendre par la grandeur des cérémonies la sublimité du sacerdoce.

Mais il est temps de clore ce rapport déjà trop long.

Recevez, mon très-révérend Père, l'assurance du profond respect avec lequel je suis

Votre fils très-affectionné et obéissant,

† ISIDORE, Evêque d'Erindel, O. M. I.

LETTRE DU R. P. GROUARD AU R. P. ROYER.

Mission Saint-Raphaël, fort de Liards,
le 13 juin 1871.

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE ROYER,

Votre bonne lettre du 9 décembre dernier est venue me surprendre et me consoler tout ensemble. Je vous avoue que je ne m'attendais pas du tout à cette marque d'attention de votre part, quoique je vous susse assez charitable pour faire de pareilles bonnes œuvres; mais vous n'étiez pas sur la liste de mes correspondants ordinaires, et bien que votre souvenir ne soit pas effacé de ma mémoire ni de mon cœur, je vous supposais tellement accablé de besogne, que la pensée de vous écrire et surtout de recevoir de vos lettres ne m'était pas même venue à l'esprit. Je ne puis que bénir le bon Dieu qui a permis ce petit rapprochement physique, sans doute pour nous unir plus étroitement dans l'âme. Et si une telle union est toujours désirable, combien ne l'est-elle

pas plus dans ces temps malheureux où tant de maux fondent à la fois sur nous ?

Votre lettre a donc été la bienvenue, mais que les tristes nouvelles qu'elle contenait m'ont ému ! Je ne saurais vous dire l'impression que j'en ai ressentie et que j'en ressens encore. La foudre serait tombée à mes pieds, que j'en aurais été moins décontenancé. Imaginez-vous toute cette avalanche de désastres s'abattant d'un seul coup sur nos âmes françaises et chrétiennes ; et mesurez, si vous le pouvez, l'anxiété avec laquelle nous attendons l'exprès de l'été, et la cruelle incertitude dans laquelle nous devons rester si longtemps. Je n'ose m'arrêter à ces idées, car elles me feraient perdre la tête et, Dieu merci, dans la besogne qui s'offre à nous ici, on trouve de puissantes distractions qui nous font oublier même ces événements si tragiques et si importants pour nous. A la réception de votre lettre, j'ai dû me mettre en route. C'était le 10 mars. Comme vous n'êtes pas au courant de mes courses ordinaires, je vous indiquerai brièvement mon itinéraire.

La Providence est située sur le Mackenzie à une journée de marche du grand lac des Esclaves De la Providence, je me rendis au fort Simpson. C'est un voyage qui demande six bonnes journées, mais que l'on peut faire en cinq en se dépêchant un peu. Du fort Simpson, je suis venu ici au fort de Liards. Voyage de huit jours, mais que l'on fait plus rapidement quand on a un chemin frayé. Cette année, nous n'en avions pas, et j'ai été obligé de le frayer tout le temps, depuis le fort Simpson jusqu'au fort de Liards. Nous étions partis trois du fort Simpson, ayant chacun nos chiens à conduire. Nous avions un chemin tout frais et personne pour marcher devant, parce que nous espérions que le beau temps durerait assez pour nous guider

jusqu'au bout. Mais, dès le premier jour, la neige tomba à plein ciel et le vent souffla avec violence, de sorte que toute trace de chemin fut effacée. Il fallut alors que l'un de nous marchât devant les chiens et qu'un autre conduisît deux traînes à la fois. Comme je me fais fort de marcher à la raquette aussi bien que nos gens, et que je ne puis encore conduire les chiens aussi bien qu'eux, je m'offris à battre le chemin et je m'acquittai de ma tâche sans trop de peine ni de fatigue. Arrivé ici, je me suis mis à charrier du bois pour me chauffer, et du bois de construction pour me bâtir une cuisine et une petite chambre. Tant que la neige a couvert la terre et que la glace est restée sur la rivière, j'ai été occupé à ces travaux, interrompus de temps en temps par des visites de sauvages. Ces visites n'étaient que passagères, et ce ne fut que vers le 8 de mai que je vis mon petit troupeau se réunir à l'entour de la mission, et changer mon ermitage en un village de branches et de tentes de peaux. Alors commença aussi l'ouvrage sérieux du Missionnaire. La prédication, la récitation des prières, les confessions, etc., ouvrage plus difficile ici qu'ailleurs à cause de la variété des nations à qui j'ai affaire. Ce sont des Esclaves, des Mauvais-Mondes, des gens de la montagne, des Nahanés, tribus qui parlent des dialectes différents. Ils se comprennent bien entre eux et, Dieu merci, ils comprennent ce que je leur dis, mais je vous assure qu'ils m'embrouillent facilement. J'ai eu ce printemps à évangéliser une nouvelle tribu, de l'autre bord des montagnes Rocheuses, et qu'on appelle *gens du Grand-Lac*. Je les avais vus en passant l'année dernière, mais le jeûne les avait forcés de s'éloigner immédiatement. Ce printemps, ils sont venus avec d'abondantes provisions et sont restés près d'un mois à ma porte. Je les sonnais trois fois par jour et pas un ne manquait de se rendre au son de la

cloche. L'assiduité de ces pauvres gens et leur ardeur à apprendre les prières m'a consolé de l'indifférence encore trop générale des Esclaves. Ces Esclaves n'ont pas de grands vices, mais ils n'ont pas de grandes vertus non plus. Ils sont mous, lents et paresseux pour la prière, et diffèrent en cela des autres tribus montagnaises, où l'on trouve de l'élan et de la ferveur. Je dois cependant reconnaître qu'il y a du mieux et je suis plus content d'eux que l'année dernière. Je vais descendre dans quelques jours au fort Simpson, où je ne pourrai faire qu'un court séjour, et je remonterai le Mackenzie jusqu'à la rivière au Foin, sur le grand lac des Esclaves, où je trouverai encore des sauvages à baptiser et confesser. J'ai fait ici, ce printemps, trente-huit baptêmes, dont seize d'adultes. J'ai confessé tout mon monde, excepté cinq ou six, sur lesquels un est marié avec sa propre sœur, et par conséquent ne peut venir à la mission, et un autre a deux femmes et se trouve dans le même cas. Ce n'est pas à dire que tous les autres sont déjà chrétiens. Il s'en faut de beaucoup, mais ceux mêmes qui ne veulent pas encore se faire baptiser ne font aucune difficulté de venir à confesse.

Je voudrais pouvoir vous écrire une lettre plus intéressante pour vous remercier de celle que vous m'avez envoyée. Mais nos nouvelles sont peu de chose, comparées à celles que vous avez à nous apprendre. Au moins, je suis heureux de pouvoir vous offrir l'expression de ma reconnaissance pour votre bon souvenir et de me recommander à vos prières.

Votre humble serviteur et Frère,
E. Grouard, o. m. i.